

Préface

Utilisation partielle du cerveau : Mythe ou réalité ?

Les détracteurs fourniront nombre d'études scientifiques et réfutations de nature à démontrer que l'homme n'utilise pas son cerveau en totalité. Mais voilà, il y a tant de choses inexplicables, tant de pouvoirs étonnant, de capacités surprenantes chez l'homme que l'idée qu'il n'utilise son cerveau que partiellement peut paraître une réponse plausible à la question : Comment est-ce possible ? Dans l'histoire, les adeptes de cette vision fourniront en exemple beaucoup de personnages extraordinairement intelligents ou visionnaires ou disposant de « pouvoirs » particuliers.

D'autres au contraire, s'appuyant sur le « tout scientifique », réfuteront l'idée, arguant le vide de résultats en laboratoire et l'absence de preuves tangibles..

Ce mythe a été et reste exploité aussi bien dans le genre littéraire qu'au cinéma. De Dan Brown à Bernard Weber ou plus récemment, Luc Besson avec Lucy ou en 2011 avec Limitless, la volonté de croire que le fonctionnement du cerveau de manière optimum est possible reste un thème moderne.

Au travers des pages qui suivent, je ne répondrai pas à la question de l'utilisation optimum du cerveau. Je ne me comparerai pas à des auteurs de livres ou scénarii de sciences fictions qui ont brillé sur ce thème. Je vais simplement utiliser cette idée pour vous emmener dans une fiction dont le but est de vous divertir.

Bonne lecture

Il gonfla au maximum ses poumons pour souffler ses 12 bougies. Dans le même temps et de manière imaginaire, les convives autour de lui gonflèrent leurs joues, se retenant de respirer, pour faire mentalement de même. La dernière bougie, d'un bleu pâle, s'éteignit après que la flamme se fut inclinée, poussée par le courant d'air chaud et régulier provenant de la bouche distendue de Marcus.

Dès la dernière lueur disparue, les applaudissements claquèrent autour de lui, couverts par les

- « Bravo Marcus, bon anniversaire. »
- « Bon anniversaire !! »
- « Joyeux anniversaire Marcus ! »
- « Super, bravo Marcus. »
-

Tous voulaient lui souhaiter une journée heureuse pour ses douze ans. L'ambiance familiale, même artificielle, le rassurait et le rendait heureux. L'absence de parents et sa vie toute particulière l'amenaient quelquefois à poser des questions, que tous évitaient avec délicatesse. Voilà sept ans qu'il était dans le centre de formation, car il avait été détecté par le directeur de son école comme possédant un « grand potentiel » Comme un surdoué. Cette année au centre avait été intense : entre les séances de psychothérapie, les cours de niveau bien supérieur à ce qu'il avait connu jusqu'à présent et les séances d'activités sportives, il ne restait pas grand-chose pour la partie personnelle ou intime.

La vivacité de son esprit lui permit de percevoir une ambiance générale surprenante, où même les sourires semblaient surfaits et obligés. Quelque chose de bizarre,

d'indéfinissable, était caché autour de lui. Il ne s'en inquiétait pas car, du haut de ses 12 ans, il savait qu'il le découvrirait bien assez tôt.

Il ouvrit son premier cadeau. Un traité de physique et de philosophie de Bernard Espagnat où la philosophie des sciences était abordée par un physicien des particules. L'auteur y traitait de l'apport de la physique contemporaine à la philosophie en deux volets. Le premier recensait et expliquait les découvertes récentes, le second confrontait les différentes théories de la connaissance aux problèmes conceptuels que posait la physique quantique. Aussitôt, des larmes de joies se matérialisèrent sur ses joues juvéniles. Pour atténuer son émotion, il tourna la tête vers le deuxième paquet. Sa forme allongée et cylindrique ne donnait aucune indication sur son contenu. Ce fut le souffle court qu'il le saisit et commença à en défaire le papier cadeau. Lorsqu'il découvrit un télescope, il ne put s'empêcher de manifester sa surprise et sa joie par un cri de bonheur. Avec une longueur focale de 1 mètre, un pouvoir de résolution de 0.6" et une magnitude limite de 14.2, il savait déjà qu'il allait observer les moindres recoins de l'univers. Il imaginait déjà pouvoir découvrir des paysages, au-delà de la ligne d'horizon plate et immobile, qui entourait le centre de formation. Il était comme chaque homme pour qui l'inconnu restait attirant. Pour lui, la ligne d'horizon était la limite actuelle de son univers. Tout bébé, ses parents lui prêtaient une forme d'intelligence métaphorique, comme s'il était capable de saisir la richesse symbolique du réel. En réalité, ce gamin, au QI de 125, voyait des mondes dans les formes qui

l'entouraient. Plus tard, l'équipe de chercheurs qui l'étudierait comme on étudiait un cobaye dirait « C'est l'absence de confrontation au monde réel qui a généré la frustration à l'origine de sa révolte. »

Mais aujourd'hui, pour son anniversaire, il était heureux d'avoir été choyé de la sorte par tout le personnel du centre, son tuteur Andréa et ses camarades.

- « Merci à tous. Je suis vraiment heureux des cadeaux que vous me faites, merci, merci beaucoup... » parvint-il à articuler, submergé par l'émotion.

Andréa arriva et le prit dans les bras ;

- « Bon anniversaire Marcus, te voilà maintenant dans le groupe des grands.
- Oui, enfin. Je pourrai bientôt aborder les modules informatiques du programme de formation ? » s'enquit-il aussitôt.
- « Oui certainement, j'en suis sûr ! » le rassura Andréa.

Ce dernier avait un rôle important dans le centre. Concernant Marcus, il devait s'assurer que celui-ci s'intégrait dans l'environnement local, sans développer des sentiments de frustration souvent à l'origine de révoltes psychologiques. Pour cela il lui fallait se rapprocher au plus près sur le plan affectif et recueillir les ressentis du jeune homme.

Déjà, Marcus s'éloignait en balançant la main au-dessus de lui en signe d'au-revoir. Il se retourna et afficha un grand sourire sur son visage. Il s'apercevait que, comme un banc de poissons tournoyant les uns autour des autres, tous se regroupaient et commençaient à bouger à l'unisson au rythme d'une musique très avant-gardiste, que seul le groupe des « 10-15 ans » arrivait à écouter plus de 10 minutes. Les notes haut perchées se suivaient rapidement pour retomber dans des graves qui vous faisaient vibrer l'estomac. Les jeunes gens faisaient des mouvements assez saccadés, dans un ordre approximatif mais avec une certaine harmonie d'ensemble ressortait, pour un observateur averti. Ce côté « osmose de groupe » n'inquiétait personne dans le centre secret d'étude des comportements paranormaux. Cela se classait dans « les comportements tribaux de groupes vierges de la vie sociale moderne. » Un peu comme les rites des grands singes vivant dans le milieu des forêts. Une étude approfondie sur leur vie et modèle social trônait dans la bibliothèque. Elle avait été menée en 2012 par Chris Herzfeld, philosophe des sciences et artiste. Cette spécialiste de l'histoire de la primatologie et des relations entre les humains et les grands singes avait même été primée pour son livre : « Petite histoire des grands singes. » L'observation du comportement de groupe de ces jeunes en « formation » ne semblait vraiment pas utile aux yeux des chercheurs du centre. Pour eux, seulement importait l'assimilation de connaissances pour faire en sorte que ces jeunes contribuent aux recherches en cours ou futures. De plus, ceux-ci en menaient déjà

quelques-unes, chacun de leur côté et ne remarquaient jamais que Marcus ne faisait pas partie du « banc. »

Les 3 éléments les plus prometteurs présents au centre étaient Onac, Whelas et Marcus. Aucun n'avait pu voir du monde extérieur plus que l'horizon autour du bâtiment dans lequel ils vivaient. Leur univers, ils le connaissaient sous le nom de centre de formation des hommes et ils pensaient assez naïvement au regard de leurs capacités intellectuelles, que tous les jeunes hommes au QI supérieur à la norme passaient dans cette école ou dans une autre similaire située ailleurs. Tout était mis en œuvre pour les conforter dans cette idée. Même les liaisons Internet très contrôlées les enfermaient dans une « toile » limitée aux différents centres de formation ou à des sites soigneusement sélectionnés. Les contacts extérieurs étaient choisis et cela leur donnait l'illusion d'un monde restreint qui était conforme aux souhaits des chercheurs.

Deux fois par semaine, un hélicoptère arrivait avec des professeurs et en emmenait d'autres. Cette noria aérienne montrait que le monde vivant, plus vaste, celui qui n'est accessible théoriquement qu'après la formation, était là-bas, après l'horizon.

Aussi profond que Marcus pouvait creuser dans sa mémoire exceptionnelle, seuls les souvenirs de moments passés au centre arrivaient à son esprit.

Heureusement, il y avait Onac et Whelas. Mis à part ces deux-là, les autres apprenants se laissaient cerner et orienter trop facilement vers des idées imposées. Dans le monde du centre, comme dans toutes les micros-sociétés, les regroupements d'individus se faisaient par l'existence

de similitude de pensées, par affinités, par des besoins communs ou par rapprochement des aptitudes complémentaires. Cela constituait un ciment favorable à l'émergence de groupes forts et autonomes. Entre Onac, Whelas et Marcus, une compréhension instinctive régnait depuis toujours. En effet, dès l'arrivée de l'enfant Marcus, un groupe spontané s'était créé avec des liens immédiatement importants. Chacun protégeant les deux autres, ils se devinaient mutuellement. Le professeur Rutling, en charge du contrôle permanent de l'état psychologique des jeunes gens en formation, avait bien noté une « bizarrerie. » Lorsqu'un des trois se blessait, les autres le savaient aussitôt. Cela constituait une branche supplémentaire de leurs esprits qu'il comptait bien étudier.

Onac était âgé de 13 ans. Il était assez petit pour son âge. La professeure Marguerite Silvange aurait expliqué cela par les origines de l'enfant. En effet, ses géniteurs étaient de petite taille également. Ironiquement, ses parents à elle étaient très laids. Pourtant, la nature l'avait gâtée d'un corps magnifique, d'une intelligence très correcte et d'une gentillesse permanente. Ces faits ne l'empêchaient pas d'être convaincue de l'importance des gènes parentaux sur les aptitudes physiques ou intellectuelles des enfants. Sa présence était liée directement à son étude sur les sujets « Marcus », « Whelas » et « Onac. » Sa gentillesse, presque palpable, faisait que Marcus recherchait souvent des occasions pour rester discuter d'anthropologie, de développement dissymétrique du cerveau avec les impacts éventuels sur les aptitudes nouvelles des hommes. Devant les connaissances du

gamin et l'intérêt qu'il lui portait, elle pouvait converser des heures entières sans aucune lassitude. Même la différence d'âge devenait secondaire pour elle. Marcus se sentait grand et mature avec elle qui restait encore à ses yeux un professeur avec un grand « P ».

D'ailleurs, pour ces trois-là, cela devenait un objectif : se fondre dans la masse, non pas des élèves, mais des professeurs. Ils avaient conscience que c'était comme cela qu'ils progresseraient de manière exponentielle dans toutes les disciplines. Mais leur prudence instinctive alliée à une stratégie innée faisait qu'ils prenaient bien garde à conserver des résultats cohérents avec leur âge et niveau prétendu dans les formations qu'ils suivaient. Rien d'anormal ne devait être relevé, si ce n'était un intérêt et une curiosité constante des ces trois élèves pour les « apartés » avec les professeurs. Ceux-ci ne percevaient encore pas leur rôle exact dans les études menées sur les élèves du centre. Mais pouvoir sortir des limites imposées par leurs spécialités et dépasser le niveau standard des cours face à des jeunes gens passionnés et passionnants étaient très motivant, même si selon les enseignants, ces trois élèves ne pouvaient manifestement pas tout comprendre.

Whelas avait réussi à organiser des cercles de discussion avec des chercheurs en mathématiques, en informatique et en génétique. Les thèmes étaient toujours extraordinairement complexes et, à chaque fois, ces érudits se lançaient dans des démonstrations, des explications ou des confrontations telles que nos trois gamins ne disaient mot, concentrés à enregistrer chacune des paroles. Ils évoquaient ensemble des questions où

chacune des disciplines pouvait être concernée. Ainsi, ils s'interrogeaient :

« Les grands systèmes philosophiques étaient-ils rendus obsolètes par la science? Fallait-il les congédier au nom de la vérité scientifique? Ou bien encore étaient-ils un frein ou un moteur pour la recherche scientifique? »

Ces quelques interrogations pouvaient à elles seules devenir des sujets de thèse. Pour les trois compères, ce n'étaient que des points de départ pour des discussions passionnantes et passionnées.

Ainsi, le temps s'écoulait-il doucement, chacun profitant des connaissances des autres. Seules les séances avec M. Rutling nécessitaient une attention très soutenue, car lui uniquement analysait les méandres des esprits des « élèves. »



Ce fut lors des 22 ans de Marcus qu'une question banale changea toute la donne. Au fil des années, l'envie de découvrir le monde, d'en finir avec les formations, mais aussi, d'échapper à la noirceur des longs couloirs souterrains qui reliaient les différents blocs du centre, grandit de manière continue sur une courbe linéaire dont la pente augmentait sans cesse.

Le choc intervint à l'occasion du colloque annuel de fin d'année. Dans la salle de conférences, une main se leva pour demander la parole. Toute la direction du centre et certains « officiels », dont le Président Hoctaj, étaient présents. Celui-ci était connu pour ses décisions rapides

et irrévocables. Il dirigeait l'ensemble des centres de formations des hommes et avait un regard déterminant sur l'orientation des jeunes lors de leur choix professionnel. Sa participation aux programmes militaires spéciaux était beaucoup moins connue. Le micro fut tendu à Onac, qui demanda :

- « A la lumière de la présentation des objectifs du centre de formation, des résultats supérieurs à la moyenne mondiale que nous obtenons, à quelle date notre formation se terminera-t-elle ? »

Sur la grande scène, toutes les personnalités se regardèrent, les yeux baissés, tant par la gêne que par surprise. En effet, une réponse maladroite révélerait sans nul doute la vraie nature du projet de formation. Le président Hoctaj se leva. Du haut de son 1,98 mètre, sur la scène surélevée, il donnait l'impression de tout dominer. Habitué à diriger, à organiser, à discourir devant les politiques et chefs des trois états du monde, les industriels et les chercheurs de tous ordres, il commença à donner sa réponse avec un ton professoral et dominateur très affirmé, presque condescendant.

- « Vous faites partie d'un programme particulier qui demande des efforts financiers exceptionnels, à chacun des états du monde. Bientôt, grâce à vous, nous pourrions maîtriser des domaines techniques, des sciences et des philosophies induites, pour améliorer encore plus l'avenir de tous les hommes. L'anti-gravité et l'antimatière sont déjà pratiquement

à notre portée grâce à vous, grâce à vos travaux. Vous devez encore fournir des efforts pour développer les futures productions dans les domaines d'étude qui vous sont confiés. Cela est entièrement inclus dans le temps de formation qui devient secondaire devant l'importance des objectifs visés. Pour terminer ce projet qui est en cours depuis près de 30 ans, certains éléments de votre groupe sont cruciaux à sa réussite. Je suis sûr que vous comprendrez que le groupe doit rester uni et travailler de concert. »

Les « élèves », tout particulièrement Whelas et ses amis de toujours, espéraient simplement un : « Demain », ou un « l'année prochaine », ou encore un « dans deux ans... ». Devant le grand sourire du Président, visiblement satisfait de sa réponse, une autre question fusa aussitôt de la salle, dans laquelle un brouhaha venait de naître :

- « Monsieur le Président, excusez-moi, mais au travers de vos propos, j'ai l'impression de comprendre que je dois rester dans ce centre, malgré moi, pour un soi-disant projet global que je découvre aujourd'hui. Mes questions sont les suivantes : Pouvez-vous nous définir la nature exacte des nos travaux ? Et en fait : Suis-je prisonnier du centre de formation ? »

C'est au terme de « nature exacte » que le sourire s'effaça du visage du Président Hoctaj et à « prisonnier » qu'il s'éloigna déjà du groupe d'officiels et se dirigea vers la

porte située sur le côté de l'estrade, suivi de ses collaborateurs les plus proches. L'irruption d'une énorme confusion prit tout le monde de court sur la scène. Le directeur du centre, espérant calmer tout le monde, s'exprima alors :

- « Excusez le Président, mais une affaire très urgente l'appelle. Il vous assure de son soutien et vous demande de persévérer dans vos travaux qui sont très prometteurs et indispensables. »

Aussitôt, directeur en tête, tout le monde quitta la scène pour éviter d'avoir à répondre à la dernière question, laissant les élèves dans un profond désarroi.

Marcus entendit alors des mots résonner « dans sa tête » :

- *En tout cas pour moi cela ne se passera pas comme cela ! Je veux en savoir plus.*

Il se retourna et regarda Onac :

- « Que dis-tu ? »
- Etonné, Onac répondit : « mais rien !! je ne t'ai rien dit.
- Écoute, je t'ai entendu me dire que cela ne se passera pas comme cela et »

Onac rit et ajouta :

- « J'ai du le penser trop fort. »

Interloqué, Marcus resta sur sa faim. Il regarda, avec de grands yeux ouverts pleins d'étonnement, Onac qui s'éloignait d'un pas nonchalant.

Cet incident assez banal eut pourtant deux effets. Le premier fut de dévoiler l'étroitesse de leur milieu de vie qui devenait subitement une prison à leurs yeux. Le deuxième avait ouvert une porte sur une voie inconnue, sur une question sans réponse, de celle-la même, que Marcus affectionnait tout particulièrement. Les idées se bousculaient dans son esprit affûté: *« Ai-je entendu ce que je pense avoir entendu ? Est-ce Onac qui m'a parlé ? Comment est-ce possible ? Voilà une question bien intéressante »* se dit-il encore.

A bien y réfléchir, le message d'Onac était comparable à la perception de la douleur qu'ils avaient entre eux trois. En effet, depuis de nombreuses années, ils avaient remarqué que lorsqu'un des trois se blessait, les autres recevaient une information sensorielle très précise leur indiquant la mésaventure de l'autre. Ils ne « ressentait » pas la même douleur mais ils savaient que l'autre avait mal. Un peu comme les jumeaux qui se percevaient, indépendamment des distances qui pouvaient les séparer. Cette faculté intriguait Marcus depuis longtemps ; mais sans élément complémentaire ou probant, il ne savait pas comment interpréter ces faits. Là, maintenant, c'était différent. Il avait clairement entendu une phrase, une phrase d'Onac, il l'avait entendue dans sa tête !

De plus, il pensait avoir trouvé un dénominateur commun entre les états psychologiques de « l'émetteur » qui génère cette sensation de perception chez les deux autres un état de stress. A chaque fois, en effet, cette

manifestation avait eu lieu après une colère, une peur, une forte anxiété, ou encore une douleur voire une rage. Ce que Marcus pensait par-dessus tout, c'est qu'il détenait enfin le point de départ pour entamer sérieusement une recherche sur ce qui l'intriguait depuis si longtemps et qui, aujourd'hui, l'obsédait.



Lorsque les rayons de soleil commencèrent à traverser les volets ajourés de la chambre, la douce chaleur lui donna l'impression qu'une main soyeuse caressait ses jambes. C'était comme cela que Léa se réveillait pratiquement tous les matins. Elle ouvrait ses grands yeux bleu-vert, se mettait sur le dos et s'étirait longuement avec minutie. Tous ses mouvements étaient poussés à son maximum, jusqu'à ce que les articulations lui imposassent de s'arrêter. Même si elle n'était pas adepte du yoga, elle avait intégré dans son mode de vie certaines pratiques comme « le bonjour au soleil » pour se garantir une bonne vitalité. Ensuite, elle écoutait durant cinq à dix minutes, concentrée et attentive, attendant la parole des anges, satisfaite de ne rien entendre ce matin encore, comme presque tous les matins.

Elle s'habilla d'un cuissard de course et partit courir une bonne demi-heure. Les conditions météorologiques s'y prêtaient, comme de coutume. Elle passa par la porte-fenêtre qui lui permettait de prendre l'escalier de secours. Ainsi, elle accédait directement au jardin et à la petite porte encastrée dans la clôture tout à l'arrière du terrain

de ses parents. Elle se retrouva alors à l'orée du grand parc boisé mitoyen. Les allées étaient larges et fréquentées par les marcheurs matinaux, quelques enfants en bas âge à tricycle, toujours accompagnés d'une nounou ou d'un parent à peine réveillé.

Les premiers kilomètres d'une course n'étaient jamais propices à l'oisiveté. L'échauffement des muscles sollicités, la maîtrise du souffle et l'augmentation plus au moins rapide du rythme cardiaque ne rendaient pas agréables les premiers instants d'un footing. Pour Léa, ce n'était qu'une fois les quatre premières minutes passées qu'un équilibre se mettait en place et que le plaisir de l'air balayant son visage la faisait enfin sourire. Elle voyait alors les gens autour d'elle. Certains coureurs la suivaient, plus rarement la dépassaient. Elle entendait les bruits dans les sous-bois, les écoutait et les vivait comme un doux bercement. Ce n'était qu'une fois cette sérénité atteinte qu'elle pensait à la journée qui l'attendait, en allongeant le pas, tout au long de son circuit habituel. Elle apercevait déjà le perron de la maison de ses parents et l'escalier de secours qu'elle avait emprunté 40 minutes plus tôt. Elle diminuait alors son rythme de course, pour conserver un dixième du trajet à parcourir en faisant de la récupération active.

Ce jour là, un soleil radieux luisait dans le ciel. Une chaleur supportable réchauffait l'atmosphère. Elle s'arrêta devant la porte de la maison. Après ses quelques étirements indispensables, elle pénétra dans la cuisine, marquée, malgré tout, par son effort physique quotidien. Elle embrassa sa maman qui la regardait chaque matin avec de ses mêmes yeux remplis d'amour et de fierté,

avant de boire un grand verre d'eau et de monter à l'étage se doucher. Vingt minutes plus tard, elle en redescendit se mettre à table devant un copieux petit déjeuner.

- « Ça va ma chérie, tu as bien dormi ? » demandait maman Léa, comme par tradition.
- « Oui maman, très bien. Je suis en pleine forme.
- Quelques mots de tes anges ?
- Oui » annonça-t-elle en la regardant avec attention pour voir sa réaction

Comme elle s'y attendait, sa mère releva la tête rapidement et fixa son regard inquiet sur sa fille, en bredouillant mi-étonnée, mi-apeurée : « Ah, ils....., ils sont revenus ? Ils t'ont parlé ? et ils... »

Léa la coupa d'un grand soupir. Elle rassura sa maman aussitôt :

- « Oui maman, ils m'ont parlé. Plus exactement, devrais-je dire, il m'a parlé ; car je n'en ai entendu qu'un. Mais cette fois, c'était très distinct, comme si quelqu'un chuchotait à mon oreille pour que vous n'entendiez pas, suffisamment fort néanmoins pour que je puisse deviner l'interlocuteur à mes côtés.
- Oui....heu, et... comment est-il alors ?que t'a-t-il dit ?
- J'ai clairement entendu : «en tout cas pour moi, cela ne se passera pas comme cela ! Je veux en savoir plus. »

Elle fit une courte pause avant de poursuivre :

- « Maman, surtout ne me demande pas de quoi il s'agit, car cela n'a aucun sens à mes yeux. Au timbre de sa « voix », je dirai que cet ange là est jeune », dit-elle avec un grand sourire, comme pour mieux rassurer de sa mère.

Devant l'expression angoissée de celle-ci, elle ajouta en lui prenant le bras :

- « Ne t'en fais pas, ça va. Je gère. Nous allons faire comme toujours : attendre d'en savoir plus. Ce sont de gentils anges qui ne savent pas que je les entends. »

La crainte de Maëlys, la maman de Léa, était née après une question, alors que sa fille n'avait que cinq ans environ. Elle affirmait entendre des gens qui lui parlaient « dans sa tête », comme elle disait. Elle ne comprenait pas ce qu'ils voulaient et cela lui faisait peur.

Maëlys avait alors répondu à sa fillette, avec une petite voix au creux de son oreille, comme pour lui dire un secret, en y mettant toute sa capacité de persuasion: « Ce sont des anges qui veulent discuter avec toi. »

Grâce à cette pirouette, elle réussit à ne pas inquiéter sa petite fille et à lui faire accepter cette présence qu'elle pensait purement imaginaire. Au fil des ans, les anges en question continuèrent à se manifester. Le gentil mensonge devint angoisse maternelle. Léa n'était plus

dupe depuis bien longtemps. Elle conservait ce code pour informer sa mère à chaque épisode.

Ensemble, elles avaient consulté des spécialistes. Elles avaient cherché à comprendre mais rien n'avait abouti. Les thérapeutes disaient que c'était un léger trouble de la personnalité. Certains affirmaient que la solitude psychologique amenait des patients à se créer des interlocuteurs imaginaires ou que, pour Léa, la volonté d'étendre son cercle relationnel était surdimensionnée et que, par ce biais, elle répondait à son besoin.

Au final, aucun traitement n'avait donné satisfaction. Les anges continuaient à lui parler de temps en temps. Avec le soutien de sa maman, Léa les avait acceptés et avait choisi d'attendre que cela cessât comme cela était arrivé, tout en conservant un regard amusé sur la situation, afin de contrecarrer le malaise rémanent. Personne ne pouvait la croire. Aussi ne laissait-elle que sa mère dans la confiance. Pour tous, membres de la famille comme experts du monde médical, Léa était guérie.

Intérieurement, elle arrivait à se rassurer en imaginant secrètement que c'était vraiment des anges qui lui parlaient de temps en temps et qu'un jour, elle comprendrait suffisamment leurs murmures pour leur répondre. Ce rêve de fillette la faisait se projeter dans des univers de beauté et de douceur où un des anges, le plus beau et romantique, viendrait la chercher pour l'aimer d'un amour divin.

* _ * _ *

Cela faisait une semaine que l'ensemble des jeunes gens en formation au centre travaillaient au ralenti et cherchaient des réponses. Le sentiment d'être prisonnier devint réalité lorsque les mesures de sécurité furent renforcées. En y regardant de plus près, tout devenait suspect. Les liaisons Internet ne semblaient plus réelles, les professeurs étaient plus distants. Même l'architecture du centre de formation apparaissait maintenant plus proche de celle d'une prison que d'une école. Les couloirs lugubres ne donnaient pas envie de sortir des locaux de vie. L'extérieur se limitait à la ligne d'horizon terne, infinie et inexpressive tout autour du centre. Cela donnait l'impression d'un isolement total au milieu de nulle part, au milieu du bout du monde. Ce sentiment était renforcé par un « Touch and Go » de l'hélicoptère hebdomadaire, seul moyen de liaison avec la société, comme si l'isolement était plus structurel qu'organisé et totalement contrôlé.

Maintenant que la curiosité des élèves était éveillée, tout devenait surprenant, voire suspect. Cela ajoutait à la sensation d'être prisonniers d'un projet. D'un travail. D'une institution. D'une lugubre oasis. Même le comportement des chercheurs-encadrants était différent en raison d'une baisse de résultats dans les travaux des élèves. La suspicion des uns envers les autres, liée au malaise de leur position acceptée ou pas de chercheurs et de gardiens de ces jeunes gens si exceptionnels, accentuait le malaise.

Marcus, comme les autres, ne s'impliquait plus guère dans les travaux demandés. Cependant, pour lui, les raisons étaient différentes. Les événements récents entre Onac et lui l'obnubilait. Il lisait sans relâche toute la documentation qu'il trouva sur le pouvoir de l'esprit. Il était convaincu qu'en travaillant sur les langages, les pensées ou les aptitudes du cerveau en situation extrême, il découvrirait une façon de reproduire l'expérience vécue avec Onac : entendre à nouveau son ami lui parler « dans sa tête. »



Ce fut le professeur Rutling, en charge de la surveillance psychologique des trois élèves si particuliers, qui, sans le savoir, donna une orientation de recherche décisive à Marcus. En effet, lors d'une séance de discussion organisée par Whelas, il fit la démonstration que l'homme disposait naturellement de facultés en télékinésie, voire en télépathie. Selon lui ces aptitudes, non utilisées, végétaient dans le cerveau humain. Il s'appuyait sur des travaux réalisés au vingtième siècle par Marie Dulout, praticienne en massages Ayurvédiques. Il aimait aussi citer Nina Kulagina pour son apport aux expériences sur la télékinésie. Les recherches n'avaient pas été poursuivies à l'époque car le domaine d'étude était alors trop large. Les connaissances sur le cerveau n'étaient pas encore suffisantes et surtout, une image « spectacle » du thème d'étude en avait dénaturé le sérieux.

Après trois mois de recherche, Marcus conclut qu'il lui fallait mettre Onac en situation de stress ou de colère, pour vérifier une théorie selon laquelle la peur comme la douleur pouvait saturer le cerveau en endomorphine et le rendre hyperactif. Avec un peu de chance, il pourrait faire réagir des éléments extérieurs et conforter sa théorie. Malgré toute la diplomatie dont il avait fait preuve pour convaincre son ami, Marcus se résigna à comprendre sa décision négative. Onac ne souhaitait pas vivre ce genre de « mauvaises » expériences, même par amitié. Marcus se tourna alors vers Whelas. Là aussi, un trésor de précautions, une montagne d'attentions ne générèrent chez ce dernier qu'un regard très explicite. Il lui fallut donc renoncer à utiliser ses amis comme cobayes. Cette dernière approche avait déjà fait l'objet d'oppositions et il avait un peu honte d'avoir pu les envisager. Il se dit à ce moment que plus jamais il ne relèguerait son amitié pour eux au second plan.

La seule solution qui lui restait était alors de faire le contraire. Il décida de se mettre lui-même en situation et de faire réagir son esprit. Il espérait que ses amis percevraient son message et qu'à leur tour, ils auraient envie de s'investir dans ses recherches en proposant d'eux-mêmes leurs services.

Il choisit un vendredi soir pour réaliser son expérience. Cette soirée était idéale. Si, pour des raisons encore inconnues, il devait rencontrer des difficultés, il aurait du temps pour réagir. Il consacrerait alors le samedi, premier jour de son week-end de repos, aux éventuels imprévus.

Immobile, au centre de la pièce, assis sur un tapis de chanvre tressé, Chuang-Mu Hong méditait depuis plus d'une heure déjà. C'était à l'âge de 5 ans qu'il avait commencé à pratiquer la méditation. Ses parents, chinois assez traditionalistes, voulaient le meilleur pour leur fils unique. Cela passait par l'élévation de l'esprit, avant l'accès à la culture et à la connaissance, pour ensuite pouvoir disposer de biens matériels qui ne résultaient, selon eux, que du commerce de son propre temps de vie. Ils auraient eu certainement raison, car avec cette pratique régulière, Chuang-Mu développa de très larges aptitudes. Cultivé et érudit, il fit de brillantes études et capitalisa son premier demi-milliard de dollars en vendant plusieurs « Start Up » particulièrement florissantes. Aussitôt, il prit la direction du premier consortium chinois sur la création de logiciels informatiques intrusifs pour l'attaque et la défense cybernétiques. A 30 ans, il vivait dans une sérénité spirituelle qui le rendait bien marginal de ses contemporains. Ce goût de l'humilité était fondé sur une affirmation inspirée de l'éthique de Spinoza :

« Cette Tristesse qu'accompagne l'idée de notre faiblesse s'appelle Humilité. Au contraire, la Joie qui naît de la considération de nous-même se nomme Amour-propre ou Satisfaction intérieure.

Et comme cette joie se renouvelle toutes les fois que l'homme considère ses propres vertus, autrement dit sa puissance d'agir, chacun est donc naturellement avide de raconter ses actions et de faire étalage des forces de son

corps et de son âme. Et voilà pourquoi les hommes se rendent insupportables les uns pour les autres. »

Cela correspondait parfaitement à ce qu'il voulait éviter pour lui-même. Pour Chuang-Mu, il ressortait, en plus de la pensée de Spinoza, un message libérateur des servitudes, porteur de joies procurées par la méditation. Il concevait la vie en société comme la réunion d'êtres spécifiques qui se sont acceptés, d'êtres qui perçoivent l'étendue et la pensée à l'origine des trois modes de connaissance que sont la croyance, le raisonnement et l'intuition rationnelle.

Il n'y avait que peu de traités philosophiques sur le thème de l'homme qui ne fussent pas posés sur une des étagères de sa bibliothèque personnelle. Mais le droit à l'insurrection quand la liberté publique était bafouée, qui découlait de la conception de Spinoza de la vie en société, restait l'élément fondamental de sa propre personnalité. Discipliné par la pratique quotidienne de son art, il sentait souvent son esprit s'évader pour aller dans des lieux inconnus. Le plus reposant de tous était le désert. Il ne saurait dire lequel, mais l'immensité du vide autour de lui, la chaleur qu'il ressentait alors dans ses entrailles, le silence et la lumière aveuglante, le portaient dans une béatitude psychologique qu'il adorait. Alors qu'il se retournait doucement, laissant ses pieds s'enfoncer dans le sable chaud, un hurlement déchirant et l'expression d'une immense panique le firent vaciller :

- « Non.... !! haaaa.. !! Fichez le camp, non !!
Au secours, à l'aide !! Elles vont me mordre,

ne me laissez pas, au secours, je vous en supplie détachez-moi, à l'aide !!...

Après quelques instants :

- « *A l'aide, au secours, je suis dans le vestiaire du gymnase, à l'aide !!* »

Des hurlements, des sanglots de rage, d'impuissance, de panique accompagnaient ces cris intérieurs d'une désespérance brutale. Les mots sortaient de la bouche d'une personne qui se sentait perdue. Leurs effets sur Chuang-Mu furent identiques à celles d'un fil électrique alimenté en 220 volts entrant en contact avec sa peau. Il fit un bond en arrière, tomba à la renverse et n'entendit plus rien. Après un instant à se remettre de son émotion, il commença à réfléchir à ce qui s'était réellement passé. Avait-il entendu cette voix ou était-ce le fruit de son imagination ? Était-ce une voix ou un message parfaitement compréhensible mais sans code linguistique. Non, tout cela était bien réel et ressemblait au déroulement d'un drame dans une pièce voisine mais inexistante. Voilà qui mettait à mal sa certitude des réalités qu'il venait de vivre.

Il savait qu'il lui faudrait retourner dans son désert pour en avoir le cœur net, pour comprendre, pour apporter son aide, pour savoir ce qui se passait. Avant tout, il lui fallait se remettre de cette expérience traumatisante.

* _ * _ *

Le bord de mer. Léa adorait le bord de mer, statique ou en perpétuel mouvement, sous l'effet de vagues ou de vaguelettes. Le bord de mer exerçait une véritable fascination sur elle. Son corps tout entier entraînait dans un état de repos pratiquement hypnotique. Son esprit pouvait s'envoler vers tous ses songes les plus secrets avec une quiétude qui lui imprimait à chaque fois un sourire serein et apaisé. Ses yeux cherchaient à identifier l'origine des bruits qu'elle entendait. Ces moments étaient importants pour son équilibre, comme elle aimait à le dire. Cela faisait partie de sa préparation mentale et l'aidait à accepter ses « anges. »

Elle allait présenter son grand oral. Dans le circuit de formation normale des jeunes hommes et femmes, ce passage était déterminant pour le choix de leur avenir et de leur vie. Tout était étudié chez les candidats pour s'assurer d'une orientation correspondant à leurs aptitudes, à leurs goûts et à leurs aspirations. L'objectif visé était de vérifier que le sentiment de se sentir libre dans la société était bien à la portée des candidats. Ils devaient s'approprier des règles de vie communes, pour atteindre un bonheur individuel. Le travail réalisé et leurs expériences dans leur situation sociale avaient une grande importance. Dans 6 mois, elle serait confrontée à un grand jury qui l'orienterait vers sa vie d'adulte. Cela devrait concilier le besoin de la société avec un bonheur collectif garant du calme, de la sérénité et de son propre bonheur. C'était pourquoi les moments passés au bord de l'eau avaient une telle importance pour elle. Ils lui permettaient de monopoliser tout son potentiel pour cette

étape cruciale de sa vie. Elle ne faisait jamais l'économie de parcourir les quelques kilomètres qui la séparaient de la plage pour se détendre, méditer et apprendre à maîtriser son état psychologique.

Ce fut lorsque la septième vague, reconnaissable en raison du bruit plus sourd qu'elle produisait à cause de sa puissance supérieure aux autres, que des cris de panique envahirent son esprit :

- *« Non.... !! haaaa... !! Fichez le camp, non !! Au secours, à l'aide !! Elles vont me mordre, ne me laissez pas. Au secours, je vous en supplie détachez-moi. A l'aide !!...Non.... !! »*

Après quelques instants :

- *« A l'aide, au secours, je suis dans le vestiaire du gymnase, à l'aide !! »*

L'effroi et la panique qu'elle ressentit à ce moment précis lui glacèrent le sang. Elle sortit immédiatement de ses songes et se mit à pleurer car la seule idée qui lui vint à l'esprit et qui déjà la taraudait, était que l'on faisait du mal à ses « anges. » Elle se leva, les yeux embués et les joues rouges, pour courir jusqu'à la voiture et se rendre à la maison afin de se jeter dans les bras de Maëlys qui l'accueillit, paniquée mais avec toute sa bienveillance maternelle. Devant le silence de Léa, elle comprit immédiatement qu'un grand pas venait d'être franchi, mais dans quelle direction ? L'absence de réponse était inquiétante car Léa restait grandement affectée par cette dernière expérience. Maëlys sentait qu'une certaine réalité semblait vouloir s'imposer maintenant. Elle

attendit que sa fille revînt à un état plus serein pour la questionner, pour en savoir plus et l'aider efficacement.



Depuis plusieurs semaines, Marcus déposait dans une grande boîte bleue toutes les araignées qu'il trouvait : petites, grosses, velues ou non, avec de longues pattes ou avec des abdomens d'une grosseur suspecte. Cette collecte, vécue comme un calvaire, lui permettait de disposer de bien plus d'arachnides que nécessaire pour son dessein. Avec la complicité de Guoilo, un élève avec qui il travaillait sur l'expansion de la matière sous l'effet d'un rayonnement neutronique, il se prépara. Il lui avait expliqué qu'il devait apprendre à surmonter sa phobie des araignées et que cette expérience devait l'y aider. En fait, il savait très bien que ces petites bêtes pouvaient le plonger dans une terreur animale qu'il ressentait dès qu'il voyait ces insectes unanimement qualifiés de repoussants. La pièce était moyenne, elle servait de vestiaire en raison de sa proximité immédiate du gymnase. Les armoires étaient fermées par des cadenas à codes. Alignées, elles constituaient un déport de cloisons rendant la pièce légèrement mieux insonorisée que les autres. Seul le lit qu'il avait amené dans la pièce la veille représentait une réelle bizarrerie.

Les consignes transmises à Guoilo étaient simples : serrer les liens qui reliaient les différents barreaux du lit à ses chevilles et poignets ; ajuster le bâillon sur sa bouche ; vider la boîte bleue sur son torse nu et n'intervenir qu'en

cas d'urgence. En aucun cas avant les cinq premières minutes et ce, malgré la panique qui serait certainement spectaculaire.

Dans son esprit, la hauteur de son stress devait le placer dans un état psychologique qui le rendrait apte à demander de l'aide à Onac ou à Whelas. Il espérait qu'ils seraient réceptifs à son appel psychique et qu'ils interviendraient alors très rapidement, démontrant ainsi ses théories sur les liens qu'il pensait avoir avec ses amis. En final, cela ne devrait pas être si oppressant que cela, pensait-il.



Whelas et Onac étaient en plein combat. Ils avaient toujours considéré que leur partie d'échecs hebdomadaire était comparable à une rixe intellectuelle. Chacun voulait soumettre l'autre à sa tactique, son audace, sa technicité ou sa perspicacité du moment. Comme le bilan global était très équilibré, chaque partie comptait énormément aux yeux de chacun des adversaires. Whelas choisit une ouverture lui permettant d'exploiter le thème du « mat des cadets de la marine », sujet d'étude de Kurt Richter. Il ouvrit par le mouvement d'un pion en e4. Ce fut au dixième coup, après qu'il eut pris avec son cavalier le pion positionné en e5 qu'Onac perdit la partie, en choisissant de prendre le cadeau que Whelas semblait offrir : sa reine blanche. Il ne se rendit compte de son erreur qu'au moment de remplacer les pièces. Le cadeau était bel et bien empoisonné. Huit coups plus tard il allait

être « échecs et mat. » Imparable à ce niveau de la partie*.

* : **Pour les joueurs d'échecs**, la partie évoquée est une partie de 1922, jouée entre le Dr Imbaud et Stremilo. Elle se déroule de la manière suivante :

/1.e4 Cf6 /2. Cc3 d5 /3.exd5 Cxd5 /4. Fc4 Cb6 /5.Fb3 c5 /6.d3 Cc6 /7.Cf3 e5 /8.0-0 Fg4 /9.h3 Fh5 ? /10 Cxe5 Fxd1 (Cxe5 est « moins pire ») /11.Fxf7+ Re7 /12.Fg5+ Rd6 /13.Ce4+ Re5 /14.f4+ Rd4 /15.Taxd1 Re3 (car menace en c3+) /16.Tf3+ Re2 /17.Td2 Re1 /18 Tf1 =Mat=. Si au treizième coup, 13....Rc7, les blancs auraient dû se contenter alors de regagner la Dame, mais seule la longueur de la partie aurait changé !!

Source : Echecs et mat de Kurt Richter édition Payot/diffec